

Laroui candidat au Goncourt



Fouad Laroui.

Le dernier recueil de nouvelles de l'écrivain marocain Fouad Laroui «*L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine*» publié aux éditions Julliard est nommé pour le Prix Goncourt de la nouvelle, tel que annoncé mardi par l'Académie Goncourt. Le recueil contient neuf nouvelles aux tons variés. On y retrouve le désormais fameux «*Café de l'Univers*» et ses discussions insolites entre jeunes désœuvrés casablancais et des récits d'une tonalité plus sérieuse, voire tragique, qui se déroulent à Paris, Amsterdam ou Bruxelles. Avec ce style satirique qui met en avant des situations déroutantes en s'inspirant des anecdotes de la société marocaine, Fouad Laroui dépeint des personnages et des situations dont le fil conducteur est la bizarrerie. Le recueil, par moments burlesque à souhait, met en scène des gens de langues différentes, de cultures différentes et de religions différentes. Il brode sur les stéréotypes et les malentendus qu'ils peuvent engendrer, fort d'une plume décalée et amusante qui pousse à la réflexion, et en l'occurrence la remise en question. Fouad Laroui enseigne aujourd'hui la littérature française et la philosophie arabe à l'Université d'Amsterdam (Pays-Bas), et glane un parcours littéraire foisonnant, et dont la dernière œuvre en date est «*La Vieille Dame du riad*». Longue vie à sa nouvelle pépite. **P.F.**

« Je préconise la poésie populaire »

CINÉMA Abdellah Taïa endosse depuis peu la casquette de réalisateur et adapte au cinéma son roman «*L'armée du salut*», un film personnel qui raconte son adolescence et son éveil sexuel. Une conversion «*en images*» qui ne manquera pas de faire couler beaucoup d'encre.

PROPOS RECUEILLIS PAR
PAOLA FRANGIEH

Vous dites être plus passionné de cinéma que de littérature ? Quel est votre rapport au cinéma ?

Quand j'étais petit, la littérature n'était pas accessible, vu que les livres ne sont jamais à la disposition des pauvres. Mais dans les années 80, nous avons heureusement accès à la télévision. Je me souviens des feuilletons et des films égyptiens que je guettais de 18h jusqu'à 23h sur la RTM. La nuit, je revoyais les images télévisées dans les détails et je rêvais de continuer à les faire vivre. Les images et les stars que je voyais n'étaient pas de l'ordre de la fiction, elles faisaient partie d'un réel que je ne voulais pas interrompre, d'où mon rêve de faire du cinéma.

Vous vous êtes donc installé à Paris pour devenir réalisateur et non pour embrasser une carrière d'écrivain ?

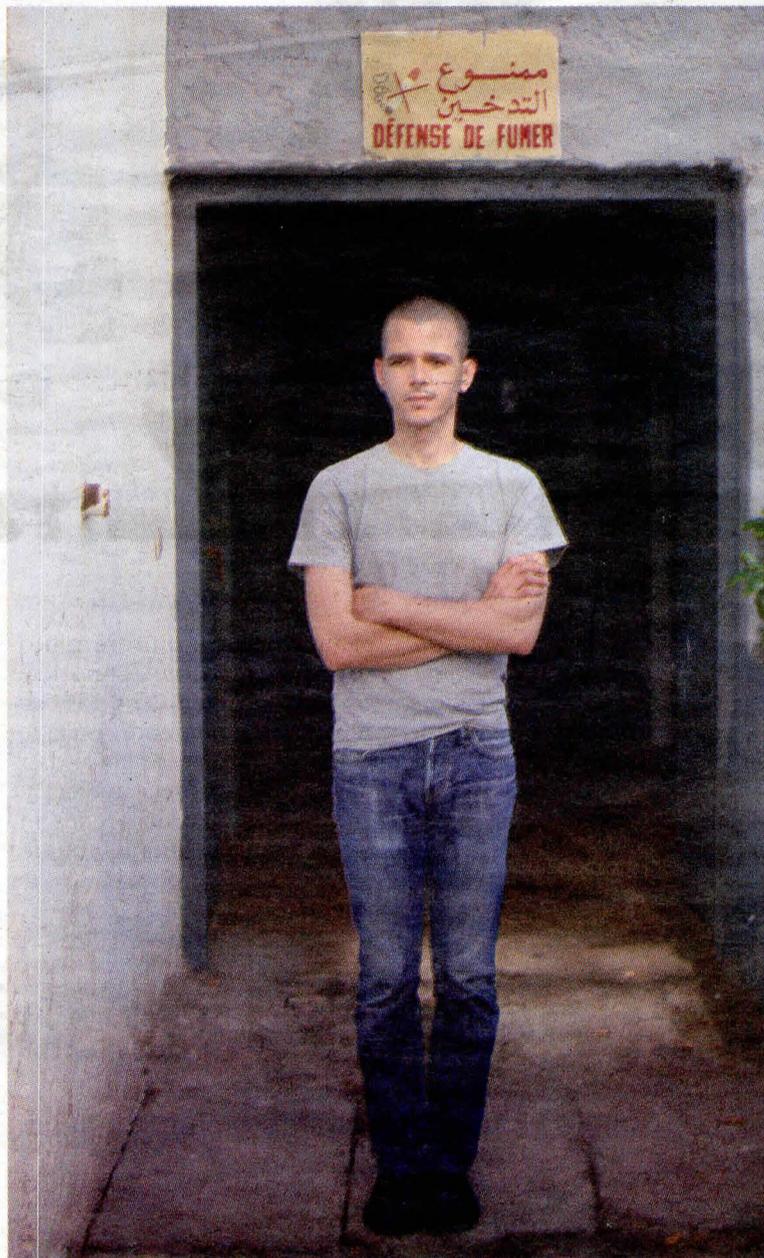
Oui, je voulais devenir réalisateur mais pour y arriver il fallait que je fasse des études de littérature française à Rabat, obtenir une licence, un DEA puis une bourse à Genève. Il fallait que je termine mes études et c'est durant cette période que j'ai découvert l'écriture et que j'ai compris que réaliser un film est une tâche plus compliquée que l'écriture. J'ai donc embrassé la carrière d'écrivain tout en gardant en tête mon rêve de cinéma.

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter ce roman en particulier ?

Ceci a été une évidence : partir de ce roman, l'oublier, le trahir, l'adapter librement. Revendiquer un «*Je*» marocain, homosexuel, un «*je*» qui relève de l'impossible. Dire aussi le Maroc face à ce «*je*» et à ses impossibilités. Le film est une adaptation totalement libre du roman, et le tournage a été l'expérience la plus intense, la plus folle, la plus créative et la plus compliquée de ma vie.

Quand sortira votre film, en France, et au Maroc ?

Le film est actuellement en



Abdellah Taïa.

phase de post-production et a été tourné à Casablanca, El Jadida, Azemmour, et en Suisse, avec un budget de moins de 1 million d'euros. C'est une production française qui donne à voir l'acteur Amine Ennaji dans le rôle du grand frère et le jeune Said Mrini qui campe mon rôle à l'âge de quinze ans, et Karim Aït Mhand qui joue mon personnage à 25 ans. Le film sortira en France fin 2013, et je souhaite vivement qu'il sorte au Maroc.

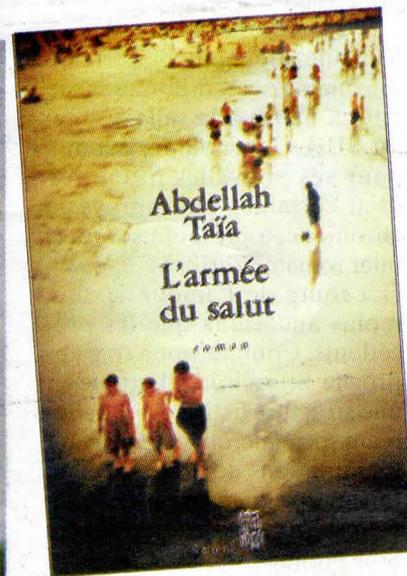
Pourquoi ?

Parce que mes écrits sont maintenant adaptés en images, ce qui change encore une fois la donne.

Je ne veux pas m'étendre encore une fois sur des sujets qui fâchent mais je souhaite juste que le public marocain puisse avoir accès à mon film.

Dans votre dernier livre «*Infidèles*», vous décrivez des personnages qui vivent leur foi d'une manière conflictuelle. Pourquoi ce rapport à la foi ?

Mon roman décrit une famille dont les membres sont considérés comme des parias par la société marocaine, et musulmane de manière générale. Les personnages du roman vont réinventer le rapport à la foi et le rapport à Dieu, et la mère et le fils vont vivre une



autre réinvention qui a trait à leur terre, le Maroc. Le livre se base sur une nécessité de réinventer notre rapport au ciel parce qu'il existe toujours une sorte de banalisation de la question de la foi. Contrairement aux croyances, les êtres considérés les plus impurs sont les mieux placés pour vivre ce rapport conflictuel et torturé face à la foi. Contrairement à ce qu'on peut penser, la foi n'est pas toujours un processus serein. Elle n'est réelle que si elle passe par une étape de réflexion et de souffrance.

Vous avez longuement parlé de Mohamed Choukri lors de votre rencontre avec le public à l'Institut Français jeudi dernier, pour les Nocturnes du SIEL. Avez-vous une affinité avec sa littérature ?

Je ne pense pas avoir une affinité avec sa littérature. J'ai des affinités avec ses origines et son rapport au monde notamment au Maroc pauvre. Il a vécu des expériences plus misérables et plus dures que les miennes, et s'est frotté à la famine, la prostitution et la prison. Au-delà de ces expériences, que j'ai pu également côtoyer moi-même, j'aime parler aux lecteurs d'une manière directe et je préconise dans mon écriture une forme de poésie populaire, une poésie de la proximité qui s'adresse aux gens simples. C'est une formule que je porte en moi. J'ai envie d'être simple, je n'ai pas envie d'être cité comme un grand écrivain et un grand intellectuel. **◆**